

quand, que, etc., etc., qui ne font pas partie de la proposition elle-même, mais qui servent à unir des propositions qui se conviennent par le sens, en indiquant la nature du rapport qui les unit.

Quelques exemples vont vous aider à comprendre ce que je viens de vous dire.

Je vous proposais tout à l'heure comme exemple cette phrase : "L'automne finit, l'hiver approche." Comme je vous l'ai expliqué, la simple juxtaposition de ces deux propositions indique que dans mon esprit il y a entre elles un rapport de sens. Mais n'est-il pas vrai que si je disais : "L'automne finit et l'hiver approche," cette addition du mot *et* entre les deux propositions indiquerait encore plus clairement que leur juxtaposition ce rapport par lequel je les unis dans mon esprit, cette intention que j'ai de marquer que ces deux propositions doivent se joindre, le jugement exprimé par l'une s'ajoutant naturellement au jugement exprimé par l'autre ? Il en est de même quand je dis : "Mon père m'aime et sa bonté pour moi est infinie ;" "Les étoiles brillent et le ciel est pur," etc., etc. Les propositions dont j'ai me sers pour exprimer mon jugement sur mon père et sur sa bonté, sur les étoiles et sur le ciel, sont unies par le mot *et*.

Supposons maintenant un autre cas. Vous m'avez demandé ce que je compte faire cette après-midi, le maître m'ayant donné congé. J'ai dans l'esprit l'idée de deux actions différentes qui pourraient me convenir, celle d'étudier mon piano et celle de faire une promenade, mais concevant également ces actions comme pouvant être faites par moi, je ne me suis point encore décidé pour l'une ou pour l'autre. Cela étant, que devrais-je vous répondre pour vous communiquer cet état de mon esprit ? Formulais-je l'une, après l'autre les deux propositions qui indiquent l'une et l'autre action et les unissant par un mot qui indique le rapport d'alternative que je conçois entre elles, je vous répondrais : "J'étudierai mon piano ou je ferai une promenade."

Le mot *ou* que j'emploie ici, le mot *et* que j'emploie tout à l'heure, ne peuvent pas, comme vous le voyez, s'employer tous seuls, ils ne servent que pour indiquer certaines relations particulières que mon esprit conçoit entre les jugements qu'il porte soit sur les êtres, soit sur les choses.

Il en serait de même du mot *comme*, si je vous disais : "Le malheur use l'énergie de l'homme comme la rouille use le fer." J'ai conçu dans mon esprit ces deux jugements qui sont exprimés chacun par une proposition : "Le malheur use l'énergie de l'homme," d'une part, et, d'autre part : "La rouille use le fer ;" j'ai conçu de plus qu'il y a entre ces deux jugements que j'ai portés l'un sur une chose d'ordre matériel, l'usage du fer par la rouille, et l'autre sur une chose d'ordre moral, l'usage de l'énergie humaine par le malheur, une certaine ressemblance, une certaine analogie. Et voilà pourquoi, pour vous communiquer le résultat de cette comparaison, j'ai uni mes deux propositions par un mot indiquant la comparaison : *comme*.

Vous retrouveriez le même procédé si je vous disais : "Paul viendra, si le temps le permet." Les deux propositions sont unies par le mot *si* indiquant un rapport de condition. "Paul viendra quand il sera prêt." Quand : rapport de temps.

Si je vous dis enfin : "Je crois que Paul viendra." "Je doute que Paul marche." "Je désire, je veux que Paul travaille," vous comprenez, n'est-il pas vrai ? que le mot que joint indissolublement les propositions : *Je crois, je doute, je désire, je veux, et : Paul viendra, Paul marche, Paul travaille,* de façon que les secondes dépendent des premières. Quand je dis : "Je crois que Paul viendra," j'ai bien dans l'esprit deux affirmations différentes : *je crois et : Paul viendra*, mais elles se lient tellement en moi qu'elles deviennent en quelque sorte comme une seule et unique affirmation, celle de la croyance que j'ai de la venue de Paul au futur. *Que Paul viendra* est en quelque sorte le complément du verbe de la première proposition : *Je crois que* ceci, à savoir *que Paul viendra*. C'est le mot que qui marque cette liaison indissoluble qui existe dans ma pensée entre *je crois et Paul viendra*, cette étroite dépendance de la seconde proposition vis-à-vis de la première.

"Dieu veut que le pécheur se repente," dit l'Évangile. Cette phrase n'est-elle pas l'équivalent exact de cette autre : "Dieu veut le repentir du pécheur," dans laquelle il n'y aurait qu'une seule proposition, *le repentir du pécheur* étant le complément direct de *veut* ? La seconde proposition : *le pécheur se repente* est donc comme le complément de la première, et c'est le mot *que* qui indique le rapport si intime des deux propositions.

— Manuel général de l'instruction primaire.

(A continuer.)

### Difficulté de l'éducation des filles.

L'éducation des filles est une œuvre bien plus difficile que celle des jeunes gens. L'homme est toujours quelque chose de plus mêlé et de plus confus que la femme ; on lui passe beaucoup de mal pour un peu de bien : pourvu que l'essentiel y soit, on est aisément satisfait. D'ailleurs, la jeunesse a ses privilèges : on ne juge point un homme fait sur ce qu'il a été jeune homme ; quelques fautes qu'il commette à cette époque que l'on appelle l'âge des folies, on espère toujours qu'il les réparera, et s'il les répare tout est oublié. Dans la jeune fille, au contraire, non-seulement le mal, mais l'apparence même du mal, nuit au bonheur et à la réputation de toute la vie. Il n'est point permis à la femme de passer par les fautes pour arriver à la sagesse : il faut qu'elle atteigne tout d'abord à cette vertu, dont on exempte volontiers le jeune homme, pourvu qu'il soit aimable. On exige d'elle la modestie, la discrétion, la parfaite innocence ; et on lui demande cependant d'être gracieuse et séduisante. On lui ordonne, en quelque sorte, de plaire, mais on ne lui pardonne point de se plaire à elle-même. Préparer la jeune fille à une vie solide et active, sans amortir le feu de son imagination, sans comprimer sa vivacité et sa grâce ; cultiver son esprit et l'initier aux belles choses sans encourager un fastidieux pédantisme ou une funeste exaltation ; l'élever dans la famille et pour la famille, sans la rendre étrangère aux convenances et à l'élégance du monde, telles sont les difficiles conditions de l'éducation des femmes. Les uns, donnant beaucoup et avec raison à la solidité, l'entendent souvent d'une manière un peu étroite, n'attachent point assez de prix, je ne dis point à ce qui brille, mais à ce qui plaît, et paraissent ignorer ou dédaigner ce que je ne sais quoi qui fait le charme de la femme. Les autres, plus mal inspirés encore, prennent les dehors et les apparences pour des mérites réels, travaillent à façonner des personnes élégantes et brillantes, et non pas des personnes vraiment aimables, oubliant que la grâce est une qualité de l'âme, et que le charme intérieur est le seul qui attache et qui retient.

Autant il nous a paru utile et sage de confier le jeune homme à l'éducation publique, autant il semble convenable de retenir la jeune fille à l'intérieur et de la laisser grandir sous l'œil de la mère. Dans la vie des hommes, l'instruction joue un grand rôle, et elle est une bonne partie de l'éducation ; on peut donc lui sacrifier beaucoup ; or, il n'y a guère d'instruction satisfaisante que dans les écoles publiques. Mais, pour les filles, l'instruction est bien moins importante ; et, le fût-elle davantage, elle ne pourrait compenser le danger des éducations en commun. L'éducation froide et sèche de la règle, si convenable pour les jeunes gens, est beaucoup moins nécessaire aux filles. Il est d'ailleurs difficile de trouver au dehors une juste mesure entre le solide et l'agréable. Comme, dans les pensionnats, ce sont surtout les riches qui donnent le ton, les moins aisées y apprennent beaucoup de choses qui leur sont inutiles ; elles y apprennent surtout, ce qui est plus funeste, à imiter et à envier celles qui les surpassent par la condition.

Il y a, pour chaque âge de la vie, une éducation particulière. Celle de l'enfant n'est pas celle du jeune homme ou de la jeune fille. Il vient un âge où l'imagination s'éveille, où le cœur s'ouvre, où l'esprit s'enrichit d'idées nouvelles, où le monde commence à exciter la curiosité, où les chances diverses de la vie sont l'objet de nos pensées et de nos rêveries, où nous appelons le bonheur, où l'âme enfin sent des secousses qu'elle n'avait encore ni senties, ni imaginées. Une froide compression doit-elle étouffer ces naïves aspirations, ou une imprudente négligence les laisser s'égarer en mouvement désordonnés ? Quelle autre que la mère peut trouver, entre ces deux extrémités, la mesure juste et délicate ?